

**Maud STERLINGOTS : Parlez-nous de votre itinéraire personnel et géographique dans ce que l'on appelle un exil?**

**Gonzalo VIDAL:** Je suis sorti en 1975 du Chili en tant que réfugié politique. Je suis arrivé en Roumanie où j'ai fait des études. A la fin de ces études, je suis parti en Suède où comme tous les latinos, j'ai fait le ménage. Après quelques années passées en Suède, je suis parti vers Cuba, en 1980.

**M.S: Avez-vous choisi la Roumanie ou est-ce que ce pays a représenté, pour vous, une opportunité pour sortir du Chili?**

**G.V:** L'Ambassade de Roumanie à Santiago nous a offert la possibilité de sortir du Chili. Ma compagne était en prison. Nous n'étions pas mariés mais la Roumanie acceptait ce type de situation. J'ai donc eu la possibilité non seulement de quitter le Chili mais aussi de la faire sortir de prison. De toute manière, je voulais aller dans un pays socialiste.

**M.S: Pouvez-vous nous parler de la Roumanie de Ceausescu vécue de l'intérieur par un émigré chilien? Les Roumains sont souvent taxés de racisme, l'avez-vous ressenti durant votre vie là-bas?**

**G.V:** Je voulais vivre dans un pays socialiste car c'est pour cela que j'avais lutté au Chili. Je savais avant d'arriver qu'il s'agissait d'un socialisme dur d'où la démocratie était absente. Les réfugiés chiliens étaient très bien reçus et très bien acceptés. Certes les Roumains peuvent être racistes mais ils le sont surtout à l'égard des Roms.

**M.S: Vous n'étiez pas l'objet de surveillance particulière de la part de la "sécurité"?**

**G.V:** Nous nous sommes rendus compte, après avoir vécu quelque temps dans le pays, que des «gens»... «s'occupaient» de nous mais ils ne nous dérangent pas. Cette surveillance s'exerce sur tout le monde. Mais effectivement nous étions surveillés!

**M.S: Pouvez-vous nous parler des différences entre le Chili d'Allende et la Roumanie de Ceausescu ?**

**G.V:** C'était totalement différent. Au Chili, la population participait véritablement à la politique du pays. En Roumanie, ce n'était pas le cas.

**M.S: Votre départ en Suède résulte d'un choix personnel?**

**G.V:** En général les étudiants étrangers d'un pays socialiste partaient travailler à l'étranger pendant l'été pour gagner un peu d'argent. Moi, cela m'intéressait car je voulais rentrer au Chili. J'envisageais ce retour comme l'affirmation d'une volonté politique. Mais pour le socialisme et pour participer au processus qui s'établissait partout à cette époque, avant de rentrer au Chili, j'étais prêt à partir en Afrique, en Angola, au Mozambique ou n'importe où ailleurs. Nous étions nombreux dans cet état d'esprit.

**M.S: A cette époque, les Pays du Nord dont fait partie la Suède étaient considérés comme des prototypes de pays modernes démocratiques à fondement socialiste, qu'en pensez-vous ?**

**G.V:** Tout d'abord, le problème de la langue ne m'a pas permis de saisir exactement la problématique du pays. Je n'ai pu avoir qu'une appréciation superficielle de ce pays. Je n'ai pas pu aller très loin mais en tout cas je pense que comme dans tous les pays du monde qui sont riches, cette richesse repose sur l'exploitation des gens. Cela est vrai dans les pays du Nord comme dans ceux du Sud. C'est l'appréciation du monde que j'ai jusqu'à maintenant.

**M.S: En Suède, vous avez travaillé, fondé une famille?**

**G.V:** Mon objectif en Suède n'était pas de fonder une famille mais de travailler six mois sans atteindre le plafond fixé pour payer des impôts. L'argent gagné devait me servir à rentrer clandestinement au Chili pour continuer le combat.

Mais il me fut difficile de rentrer au Chili et après quelques détours, je me suis retrouvé à Cuba avec une mission particulière. Là, j'ai fait quelque chose d'exaltant. Dans le cadre de la politique de retour au Chili de notre parti politique, le MIR et avant de rentrer pour mener le combat, nous nous sommes posé la question du devenir de nos enfants. Nous les avons regroupés pour qu'ils puissent aller à l'école et recevoir un enseignement dans une langue qu'ils comprenaient, l'espagnol.

Nous avons créé une sorte de «foyer» que nous avons géré nous même. Les Cubains nous ont offert un lieu que nous devions organiser et faire vivre financièrement. Les hommes mais aussi les femmes souhaitaient repartir pour poursuivre leur engagement politique. Cette situation était très nouvelle pour nous Latinos car les hommes, aussi, devaient s'occuper des enfants et c'est ce que j'ai fait.

Beaucoup sont repartis à cette époque. Beaucoup d'entre-nous sont morts.

**M.S: Quand la dictature est tombée au Chili, avez-vous eu envie de retourner là-bas?**

**G.V:** Je ne me rappelle pas exactement si j'avais ou non l'envie de rentrer. Je suis allé voir. Beaucoup de choses avaient changées. 15 ans après ce n'est plus la même chose. Tu te poses des questions. Ce que je sais c'est que le projet politique ne me correspondait pas.

**M.S: Vous sentez-vous cubain ? Les Cubains vous considèrent-ils maintenant comme Cubains ou toujours comme Chiliens?**

**G.V:** Oui, je me sens Cubain. Je sens que les Cubains m'aiment beaucoup mais pour les Cubains je suis toujours Chilien, d'ailleurs être Chilien à Cuba c'est plutôt gratifiant!

**M.S: Pouvez-vous nous parler de Cuba, nous donner votre point de vue sur ce pays?**

**G.V:** Depuis la Révolution, Cuba est sous embargo. Tout ce qui permettrait de vivre à Cuba est bloqué. La vie est difficile et cela fait 50 ans que cela dure.

La vie est dure comme dans beaucoup de pays. Malheureusement des gens extérieurs à Cuba par méconnaissance de la vie là-bas, s'emparent d'un petit problème, le grossissent et le présentent à l'extérieur comme quelque chose d'énorme. D'autres pensent que Cuba c'est Le Paradis. Cuba n'est pas le paradis mais il y a de bonnes choses et ce qui ne va pas, pourrait s'arranger facilement.

Il ne faut pas croire que ce sont les dirigeants qui décident de faire souffrir la population. Un exemple, quand il y a coupure de courant, ce ne sont pas les dirigeants qui le souhaitent mais ils sont dans l'impossibilité de fournir du courant à tout le monde. Je ne vois pas pourquoi le gouvernement serait content de couper le courant alors qu'il sait pertinemment que cela va être contre-productif dans la population. Tout le monde souhaite que cela s'améliore. On en parle beaucoup entre-nous tous, population et gouvernement.

**M.S: Ici, quand on entend parler de Cuba, il nous semble qu'il existe deux pays très distincts, celui de la population locale et celui des touristes. Comment percevez-vous cette situation, si elle existe?**

**G.V:** Dans cette affaire, l'aspect économique est important. Quand les touristes vont à Cuba c'est aussi pour rencontrer des gens ! Les Cubains aiment également beaucoup les contacts humains. Certains Cubains vont aller au devant des touristes pour échanger avec eux, d'autres pour bénéficier de la satisfaction qu'apporte l'argent pour améliorer l'ordinaire. Il est possible qu'en tant que touriste quelqu'un vous aborde et vous dise «Vous êtes sympa, j'ai envie de partager le peu que je possède avec vous, accepteriez-vous?» mais tout ne passe pas par l'argent.

Dans tous les cas, il n'y a pas de loi qui interdise les contacts entre la population cubaine et les étrangers. Par contre, il y a des ordonnances qui réglementent ces rapports. Du coup, certains policiers peuvent exagérer la portée de ces ordonnances et faire des choses anormales.

Les rapports entre la population locale et les étrangers existent. Des couples se forment, par contre, je ne sais pas si c'est pour des raisons économiques ou par amour! Ce qui est vrai c'est que n'importe qui ne peut loger un étranger chez lui mais il me semble que c'est la même chose à peu près partout non? Par contre, en Roumanie, il y avait une véritable interdiction. J'avais une compagne roumaine. J'ai voulu officialiser la situation. C'était strictement interdit alors qu'à Cuba rien ne l'empêche. D'ailleurs une fille de Raoul Castro est mariée avec un Chilien.

Effectivement, je pense que le défaut d'appréciation vient de ce que les Cubains n'ont pas beaucoup de tact. Quand je dis cela, je pense aux policiers qui lorsqu'ils voient un couple cubain/étranger, devant l'étranger, vont demander de façon très verte ses papiers au Cubain avant qu'il ne se passe quoi que ce soit. C'est sans doute pour cela que cette idée d'interdiction est vivace chez les étrangers.

**M.S: Pourquoi cet attrait des Cubains pour Miami?**

**G.V:** Miami n'est pas le seul endroit qui attire les Cubains, il y a plein d'autres lieux qui les attirent. Par contre, l'attrance pour les Etats-Unis vient sans doute de l'accès aisé que tous les Cubains ont aux radios américaines.

Tous les jours, il y a de la propagande qui rentre à Cuba par cette voie.

Certaines personnes parlent à la radio et disent «il y a tant d'année que je suis arrivé à Miami, maintenant j'ai une voiture etc....» comme si cela était facile et il est vrai qu'il est très difficile d'avoir une voiture, à Cuba. Dit de cette manière, les Cubains peuvent penser que là-bas c'est le paradis alors que la vie est difficile pour eux . Mais les réalités sont sans doute autres. Pour un Cubain, réussir à Miami, n'est sans doute pas une partie de plaisir. Ce n'est pas toujours la réalité que de laisser croire que tout est possible à Miami.

D'autre part, la possibilité de regroupements familiaux existe et de nombreux cubains en ont profité. Dans les années 90, la vie a été très dure à Cuba. Objectivement, ce n'était pas complètement la faute des Cubains. L'embargo décrété à l'extérieur de l'île a entraîné un désenchantement politique important car les choses n'avançaient pas comme il le fallait à l'intérieur. Les gens étaient fatigués. Ils travaillaient beaucoup et cela n'avançait pas. Leurs rêves ne se réalisaient pas.

Il faut comparer ce qui est comparable. A Cuba, certes on peut gagner l'équivalent de 10 dollars par mois pour vivre ou pour mal vivre mais on peut vivre avec. Aux Etats Unis, tu ne peux même pas vivre avec 10 dollars par jour! Ce qui est important pour un Américain ne l'est pas forcément pour un Cubain. Je discute souvent avec des Cubains qui me disent car ils en sont persuadés que «ce qui se passe aux Etats-Unis, c'est meilleur pour nous» et je leur dis toujours «il faut comparer ce qui est comparable» mais il est difficile de discuter avec les gens à Cuba car les Etats-Unis, pour eux, c'est un mirage!

Mirage entretenu et renforcé par ce qui est dit régulièrement aux Cubains «si vous venez à Miami, on vous donne tout ce dont vous avez besoin». Mais pourquoi les Américains ne disent-ils pas la même chose aux Haïtiens ou aux Salvadoriens? C'est bien qu'il doit y avoir une raison!

Ce qu'il faut bien dire également, que quand les Américains attrapent un cubain qui tente d'émigrer avant qu'il n'arrive sur le sol étranger, il le réexpédie à Cuba. Si ce même Cubain réussit à arriver à Miami, les Américains l'aident.

### **M.S: Qu'elles sont les raisons profondes qui font que les Américains aident ainsi les migrants Cubains?**

**G.V:** Cuba est la plus grande défaite américaine en Amérique latine. Il faut bien dire que les Américains n'ont toujours pas digéré l'attitude de Cuba. Cuba est leur bête noire! Ce qui irrite le plus les Américains? Ils n'ont pas réussi à faire et à défaire les gouvernements de Cuba comme ils l'ont fait ailleurs.

### **M.S: Plus globalement qu'aimeriez-vous dire de Cuba?**

**G.V:** A tous ceux qui passent huit jours, quinze jours ou même un mois et qui pensent qu'ils ont tout compris à Cuba, j'ai l'habitude de dire: «cela fait vingt six ans que j'y vis et je n'ai pas encore tout compris»!

En tant que Chilien résidant à Cuba, j'aimerais dire que les Cubains ont toujours été solidaires, ils ont toujours respecté la parole donnée. L'internationalisme est vraiment pratiqué dans l'éducation et dans l'enseignement. Ils reçoivent beaucoup d'étudiants étrangers dans leurs universités.

Ce sont des personnes qui donnent sans arrière-pensées. Les Cubains ont certes le minimum vital mais ils reçoivent l'éducation et ils ont un service de santé très performant. D'ailleurs, beaucoup d'hommes politiques chiliens de droite ont envoyé leurs enfants se faire soigner à Cuba. Dans certains domaines, ils ont une avance incroyable et pour toute l'Amérique Latine, la seule solution pour se faire soigner, c'est d'aller à Cuba. C'est incroyable, non? La qualité des soins, la qualité du service public de santé sont reconnus partout.

J'ai rencontré des médecins cubains qui sont partis travailler en Espagne. Pour eux, le système de santé espagnol c'est de la merde. Que leur répondre? Qu'ils avaient choisi de partir et qu'ils doivent assumer. Ces médecins admettent que le système cubain de santé est au service de la population et c'est sans doute ce qui est l'élément le plus déterminant. Ce qui est drôle c'est de les entendre dire cela alors qu'ils sont à l'extérieur de leur pays!

### **M.S: Cuba se sent-elle plus proche de l'Amérique latine que de la Caraïbe?**

**G.V:** Il est vrai qu'il y a un vrai travail d'intégration de Cuba dans la Caraïbe mais naturellement Cuba est plus proche de l'Amérique latine à cause de la langue. La langue est notre facteur commun. Alors que pour des raisons historiques, la Caraïbe ayant été colonisée par les Anglais, les Hollandais, les Français etc., la langue pratiquée au quotidien est restée celle des colonisateurs. C'est une barrière à surmonter.

### **M.S: La société cubaine semble être très mélangée? Comment cela se passe-t-il dans la vie quotidienne?**

**G.V:** La Constitution cubaine défend l'égalité des races et des genres. A ce niveau, on peut parler de véritable intégration. Ceci est un principe fondamental mais cela n'empêche pas qu'il peut y avoir des problèmes. On ne peut pas être anti-raciste par décret!

Cela n'empêche pas les vieilles cubaines de dire: «je ne suis pas raciste mais je ne veux pas que ma fille épouse un noir». Je pense que c'est la même chose en France. Non? De toute manière, si cette fille veut vivre avec un noir, elle le fera malgré ce que sa mère va dire!

Les nouvelles générations n'ont pas ce type de problème. Garçons et filles vivent ensemble et les rapports de tous les jours sont des rapports d'égalité.

L'éducation joue un rôle important dans cet état de chose. En effet, à Cuba, il existe des «cercles éducatifs», autrement dit des écoles qui fonctionnent par quartiers. Tous les enfants d'un même quartier vont à la même école. C'est là où ils apprennent à vivre ensemble. Par la suite, disons qu'une «sélection naturelle» s'opère. Si un enfant est bon, il ira plus loin. En général tous ceux qui ont des capacités continuent. Si un enfant n'est pas bon, il s'arrête là.

Les meilleurs ont accès aux études les plus longues. Ce n'est pas un problème de couleur de peau contrairement à l'Amérique latine.

Dans certains cas, au Chili, par exemple, le seul nom de famille peut déterminer l'école où les enfants vont étudier. Les Chiliens ne sont pas fondamentalement racistes mais «classistes».

Les pauvres vont dans des écoles de pauvres, les enfants issus des classes moyennes dans des écoles moyennes et les riches dans des écoles de riches. La division entre quartiers pauvres et riches conduit à cela. Tous les lycées destinés aux classes dirigeantes ou presque sont en dehors du centre ville, donc les riches n'ont pas besoin de descendre de leurs quartiers! Mais comme au Chili, il y a très peu de noirs, les Chiliens ne sont pas racistes!

À Cuba, les écoles de haut niveau reçoivent toutes les personnes qui ont les plus grandes capacités dans leur ensemble et sans différence. C'est là que sont formés les cadres de la nation.

### **M.S: Maintenant, pouvez-vous nous parler de votre vie de créateur à Cuba?**

**G.V:** A Cuba, les artistes peuvent vivre de leur art. Ils n'ont pas besoin d'avoir des activités annexes. La liberté de création existe. A certaines époques, le manque de démocratie a pu créer quelques difficultés mais il n'y a pas eu de grands problèmes.

J'ai voulu faire une exposition sur les embarcations de fortune des migrants. Il y a eu, bien sûr, quelques réticences, les fonctionnaires de tous poils peuvent créer des difficultés. Un an après, je l'ai faite avec un autre artiste. Cette exposition a duré un mois sans problème.

Autrefois, l'Etat récupérait les oeuvres et les vendait. Il reversait une participation pour les frais des artistes. Maintenant, ce n'est plus le cas. N'importe qui peut acheter directement aux artistes et payer dans n'importe quelle monnaie. Les oeuvres sortent facilement. Une grande liberté règne.

Il existe de grandes galeries d'Etat. Actuellement, des personnes privées, en général des artistes reconnus qui ont pas mal vendu à l'étranger, ouvrent des galeries. Le peintre, Pablo Oliva gagne beaucoup d'argent à l'étranger. Il n'a pas besoin du produit de la vente de ses oeuvres à Cuba. Il a ouvert une galerie qu'il met à la disposition des autres artistes. Il y a beaucoup d'exemples comme celui-ci.

Je vous donne un autre exemple. Le centre de La Havane, est classé au patrimoine de l'humanité. L'architecte en chef met à la disposition des artistes, un grand patio qui sert de galerie. Une petite partie du prix des œuvres vendues est destinée à la restauration des bâtiments à sauvegarder.

Souvent, on parle d'artistes officiels comme il pouvait y en avoir dans d'autres pays socialistes, ce système n'existe pas à Cuba. Ce n'est pas la réalité cubaine. C'est la particularité de Cuba. Les Cubains sont cubains et s'ils veulent dire quelque chose, ils le disent! Le meilleur exemple, c'est Pablo Oliva dont j'ai parlé tout à l'heure. Il critique la réalité cubaine. Il a des positions personnelles comme beaucoup d'artistes mais il n'est pas contre la Révolution. Il continue à créer.

Si l'on compare à l'Amérique latine, beaucoup plus d'artistes cubains sont connus à l'étranger, y compris aux Etats-Unis et dans tous les domaines, la danse, la musique etc. D'ailleurs certains sont inconnus à Cuba! Ces artistes circulent dans les circuits normaux, un peu partout dans le monde jusqu'au Japon par exemple. Un artiste qui établit un contact peut exposer où il le souhaite, dans n'importe quel pays.

**M.S: Pour conclure, voulez-vous nous donner votre avis sur l'avenir de Cuba?**

**G.V:** Vous me demandez de faire de la politique fiction! Il me semble que l'avenir est simple. Le peuple cubain demande une meilleure participation à la vie politique. Il souhaite être mieux écouté. La transition se passe tranquillement. La peur que tout le monde avait de la disparition de Fidel Castro s'est apaisée. Raul Castro a demandé lui-même que le peuple cubain participe à la vie politique, car il s'y intéresse réellement. Voilà ce que je peux dire sans faire de politique fiction.

Intura remercie l'Association France – Amérique Latine pour ce contact et Pancho Moya pour la traduction.